

Les stéréotypes du jeu à somme nulle et du jeu à somme non nulle dans le contexte de l'immigration : Brésil et modernité/Canada et postmodernité

Patrick Imbert

Université d'Ottawa (Canada)

Pour parler de pluri-cultures dans le contexte des migrations contemporaines, il faut être capable de se détacher des discours historiques et des perspectives historicisantes qui tendent à imposer des points de vue liés au local ou à la différenciation du national par rapport à d'autres perspectives nationales. Autrement dit, il faut aller au-delà du nationalisme méthodologique critiqué par Andreas Wimmer et Nina Glick Schiller (2002) ainsi que par des chercheurs eux aussi intéressés par la rencontre, la migration et les problèmes d'inclusion/exclusion comme Carlos Sandoval García (2007). Notre perspective se rapproche donc des études culturelles et de la capacité à mettre en perspectives données discursives, stéréotypes transnationaux et approches transdisciplinaires et transculturelles (Fontille, Imbert, 2012; Benessaïeh, 2010). C'est pour cette raison que notre point de départ est consacré à des stéréotypes qui transcendent frontières et époques, ceux de la croyance que la vie est un jeu à somme nulle ou bien un jeu à somme non nulle. La croyance que la vie est un jeu à somme nulle s'inscrit dans le contexte général qu'il y a une somme finie de richesse et que si l'un gagne l'autre perd comme on peut le voir dans le jeu d'échecs, dans la peur de l'assimilation à une langue dominante ou dans les discours de gauche où on affirme généralement que les riches s'enrichissent et que les pauvres s'appauvrissent. Croire que la vie n'est pas un jeu à somme nulle, c'est penser qu'il est possible de créer des richesses nouvelles, ce qui est un des points forts de la société des savoirs qui

se détache des logiques territoriales à somme finie de richesses pour prendre de l'expansion dans les domaines des savoirs où il est toujours possible de créer des richesses technologiques, économiques ou intellectuelles nouvelles.

1. La conception de la vie comme jeu à somme nulle et la conception de la vie comme jeu à somme non nulle

À travers des commentaires médiatiques et essayistiques contemporains, nous allons repérer le fonctionnement des deux stéréotypes fondamentaux que sont la croyance en la vie comme jeu à somme nulle et en la vie comme jeu à somme non-nulle¹. Ils se retrouvent, implicitement ou explicitement, à la base d'argumentations ou de visions du monde fort répandues. Ces stéréotypes organisent les représentations sociales, culturelles et économiques quotidiennes en un immense intertexte qui circule à travers langues, discours et médias. Ils traversent les frontières nationales, linguistiques et discursives pour s'imposer comme bases argumentatives, notamment dans les Amériques qui sont fortement engagées dans des redéfinitions identitaires, culturelles et économiques. Le passage du premier au second marque en partie l'évolution d'un discours lié à la modernité nationale territoriale visant la répartition du capital dans l'identitaire à un discours lié au libéralisme postmoderne/postcolonial visant le déplacement des limites et la reconfiguration des échanges dans la capacité à jouer d'images de soi diverses. Ces stéréotypes ont un impact majeur sur la valeur accordée à la capacité de changer les rapports de pouvoir, et de se transformer en fonction du désir d'accroître son influence. On pourrait dire rapidement que le jeu à somme nulle repose sur la protection et que le jeu à somme non-nulle est lié à la pro-action.

¹ La question du jeu à somme nulle ou non-nulle est reliée à la théorie des jeux exposée en 1928 par von Neumann puis développée par von Neumann et Morgenstern dès 1944 dans *Theory of Games and Economic Behavior*. Selon eux, un jeu est à somme nulle quand les intérêts des joueurs sont diamétralement opposés comme dans les échecs par exemple. Par contre des jeux qui mènent à un gain pour tous, à la création de richesses sont des jeux à somme non-nulle.

Ces croyances gèrent une série de clichés qui sont la base de discours culturels reliés aux objets de désirs. Ceux-ci sont marqués, selon la théorie de René Girard dans *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, par la mimésis d'appropriation et le processus victimaire. Celui-ci, malgré sa violence et sa dynamique menant à inventer des boucs émissaires, démocratise et légitime pour tous le droit d'avoir accès à l'objet de désir. Une société démocratique le fait par la multiplication des objets de désir dans la consommation, par la division et la multiplication des responsabilités et par la multiplication des accès aux savoirs. En cela la mimésis d'appropriation s'oppose aux conduites de dominance étudiées par Laborit (1976) et qui interdisent aux faibles toute approche de l'objet de désir, qu'il s'agisse de nourriture ou de femelles. Les conduites de dominance incarnent le jeu à somme nulle dans toute sa brutalité et représentent une application de la logique territoriale aux rapports entre individus. Il y a une quantité finie d'objets de désirs et si quelqu'un s'en approprie, il retire une richesse à l'autre. C'est pourquoi les dominants luttent pour garder non seulement leur place mais l'ensemble du système qui leur permet de contrôler le monde. C'est cette situation qu'analyse Homi Bhabha (1994) à travers la colonisation et l'interdit faite au colonisé par le colonisateur d'entrer en compétition contre lui, alors même que ce colonisateur propose des objets de désirs neufs qui semblent donner accès au monde, qu'il s'agisse de technologie, d'idées politiques et démocratiques nouvelles. Bhabha a bien résumé ces rapports par l'expression de *not quite* qui est issue d'une tentative d'imiter mais qui mène à l'échec et invalide à répétition.

2. Logique territoriale et jeu à somme nulle

La conception de la vie comme jeu à somme nulle est renforcée par une idéologie qui voit le territoire et le territoire national, en particulier, comme étant le point de référence validant l'identité. En effet, le territoire national est ce qui impose des références limitées. C'est ce que vit Max dans *Max and the Cats*, le roman de l'écrivain brésilien Moacyr Scliar. En effet, Max fuit l'Allemagne nazie insistant sur un *Lebensraum*, un espace vital à agrandir à l'intérieur en éliminant les

juifs (Max est juif) et à l'extérieur en dominant les « sous-hommes » non aryens. Max s'enfuit vers le Brésil, le bateau coule. Il se retrouve sur un radeau au milieu de l'océan Atlantique avec un félin avec lequel il doit partager son espace vital ultra restreint. C'est un peu aussi ce que montre Piscine Patel dans *Life of Pi* de l'écrivain montréalais Yann Martel. Avant de se retrouver au milieu de l'océan Indien sur un radeau avec un tigre, il vivait avec ses parents en Inde. Ses parents possédaient un zoo, symbolisant la carte des états-nations, les tigres dans leur espace séparés des singes dans leur espace, etc. De plus, au niveau de la propriété de celui-ci, il dépend d'une impossibilité à être découpé à l'infini. Le nationalisme territorial comme la propriété foncière ou agricole est de l'ordre de la pénurie. Dans ce contexte, les individus qui veulent réaliser leurs aspirations à l'expansion partent vers les Amériques ouvertes sur la *frontier*, cet espace de l'Ouest conçu comme illimité et vide. En effet, au XIX^{ème} siècle, les Européens qui ne peuvent devenir des propriétaires dans leur pays d'origine, ont, dans certaines régions des Amériques, accès à un nouveau capital économique et identitaire où il n'y a pas de soustraction par rapport aux autres. Cela est d'autant plus marqué que les territoires, Ouest, Grand-Nord, pampa, sont vus comme vides et que les autochtones sont construits comme des barbares (Imbert, 2002), c'est-à-dire rejetés dans un extérieur qui se rétrécira à vue d'œil. Évidemment, même dans les rêves de la *frontier*, le territoire n'est pas extensible indéfiniment.

Toutefois, la dynamique de la croyance dans la vie comme jeu à somme non-nulle, couplée à la démocratisation de l'accès au savoir par l'école obligatoire, le collège ou l'université, à ouvert des « champs » de recherche nouveaux, moteurs d'une expansion socio-culturelle et économique transférant la *frontier* du territoire au techno-scientifique et au culturel. Cette nouvelle culture permet de démocratiser le conflictuel inhérent à la mimésis d'appropriation girardienne tout en le contrôlant et en le maintenant dans des limites permettant expansion et croissance. En effet, si on évite la pénurie de la richesse finie, si on multiplie les objets de désirs et que l'on démocratise leur accessibilité, la guerre et le rituel de l'invention de boucs émissaires (Gans, 2001) se transforment

en conflits domestiqués, c'est-à-dire en compétitions économique, culturelle et sportive.

3. L'imposition de la croyance que la vie est un jeu à somme nulle par les dominants.

Au XIX^e siècle, le Canada est assez mal placé vis-à-vis de la possibilité de concurrencer, car des lois anglaises lui interdisent longtemps de se développer industriellement. Le point de vue imposé par le bureau des colonies est que la colonie doit envoyer en Angleterre ce qui manque mais ne doit pas concurrencer les produits anglais. On ne peut donc produire des objets désirables qui pourraient être diffusés dans l'ensemble de la population et constituer un marché intérieur indépendant. Le Canada doit importer la plupart des produits d'Angleterre et exporter avant tout des matières premières. Le désir reste tourné vers l'Angleterre comme dans la plupart des pays d'Amérique latine qui dépendent de l'Angleterre pour l'économie et le développement technologique (Argentine, Chili et Venezuela) ou de la France dans le domaine esthétique (Argentine, Brésil).

L'imposition du stéréotype du jeu à somme nulle couplé à la croyance qu'il y a une quantité finie de richesses liée à la logique territoriale ne se manifeste pas seulement dans le contexte du rapport de colonisation entre Canada et Angleterre. Le romancier cubain Pedro Juan Gutiérrez manifeste bien le pouvoir du stéréotype de la croyance que la vie est un jeu à somme nulle tel qu'il est imposé par les Cubains blancs ou métissés vis-à-vis des Cubains noirs dominés. Dans son texte ludique intitulé *Dirty Havana Trilogy*, il montre la vie des pauvres et leur débrouillardise face à l'oppression étatique et policière du régime de Castro. Il souligne aussi que, dans une société où il n'y a plus d'avenir, le sexe est le seul recours pour manger et aussi pour se sortir du marasme. C'est ce qui permet à un des personnages de Gutiérrez d'affirmer des Cubains noirs : « *What they lack in the head, they gain in the prick* » (2001 : 217). Les noirs cubains sont donc des incultes qui font jouir et qui parviennent ainsi à s'en tirer. On gagne ici et on perd là.

Le processus d'attribution contrôlé par ceux qui ont le pouvoir de définir l'identité de l'autre et de la figer s'exprime dans toute sa violence. Il s'enracine dans une construction identitaire qui réduit le dominé à la logique du jeu à somme nulle. Il le transforme en humain incomplet. Et comme le dualisme se réduit toujours en monisme dans lequel un des éléments est valorisé et l'autre réduit à l'infériorité (homme/femme comme le dénoncent les féministes) comme le souligne Michel Mafessoli (1982), il réduit les Noirs à la chair tandis que l'esprit est pour les dominants.

4. Jeu à somme non-nulle et langue minoritaire

Chaque fois qu'on lie expressément le problème de la langue au problème de l'identité, à mon avis, on commet une erreur parce que précisément ce qui caractérise notre temps, c'est ce que j'appelle l'imaginaire des langues, c'est-à-dire la présence à toutes les langues du monde. (Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, 84)

Dans le contexte de la réflexion sur le stéréotype de la croyance en la vie comme jeu à somme nulle, on peut proposer une lecture particulière de la loi 101 et de ses effets sur les différents groupes culturels du Québec. Ainsi, pour les francophones, la loi 101 qui ne permet pas d'envoyer les enfants francophones dans les écoles anglophones publiques, est vu comme une protection du groupe. Il est un avantage collectif qui mène à promouvoir une forme d'unilinguisme évitant les dangers de l'assimilation. En effet, selon la logique du jeu à somme nulle, on pense qu'une collectivité qui apprendrait l'anglais finirait par perdre le français. Si cela était juste dans une atmosphère néocoloniale telle que l'évoquaient les intellectuels de Parti-pris dans les années soixante au Québec, ceci n'est pas aussi évident de nos jours, vu la transformation énorme de la société québécoise depuis les années soixante-dix et surtout depuis le début du XXI^{ème} siècle par le fait de l'immigration et vu que la majorité des gens poursuivent des études collégiales ou universitaires et notamment les enfants des immigrants.

Pour Neil Bissoondath, immigrant anglophone des Caraïbes, parlant aussi le français et l'espagnol, auteur de nombreuses fictions et du *Marché aux illusions* critiquant un certain multiculturalisme bureaucratique issu du gouvernement fédéral, et de nombreux romans, envoyer son enfant à l'école francophone représente un enrichissement non pas collectif mais individuel. En effet, l'enfant devient trilingue et a un immense avantage dans le contexte des échanges culturels et économiques tels qu'ils s'insèrent dans la mondialisation recontextualisant les rapports entre les collectivités anglo- et franco-canadiennes. Pour nombre d'enfants des collectivités culturelles, apprendre une langue comme le français leur permet aussi de s'intégrer efficacement aux valeurs québécoises ce qui est un avantage essentiel pour eux comme pour la société québécoise dans son ensemble. Cette intégration reposant simultanément sur la possibilité d'être trilingue se vit alors dans le contexte de la croyance en la vie comme jeu à somme non nulle. Elle représente un accès au multiple permettant d'affirmer des conduites efficaces dans divers réseaux et divers contextes linguistiques et culturels propres à l'intensification des échanges et de la valorisation des déplacements géo-symboliques contemporains (Imbert, 2004) tels qu'accéléérés par les nouvelles technologies, la société du savoir, l'ouverture des marchés et la glocalisation.

Il y a donc rapports spatio-temporels de pouvoirs énonciatifs très différents dans le cas des deux collectivités. Contrairement à certains anglo-québécois qui resteraient sur des positions valorisant l'unilinguisme anglophone, les membres des collectivités francophone et allophone manifestent qu'il y a un avantage fondamental à l'application de la loi 101. Il y a donc accord productif, mais dans un certain malentendu, ce qui est un fonctionnement normal d'une démocratie libérale qui fonctionne par recherche de consensus temporaires tournés vers l'avenir². En effet, les uns protègent surtout des droits collectifs tandis que les autres visent surtout des droits individuels. Toutefois, ceci se

² Par opposition à un régime fort qui rêve toujours d'un accord dans l'unité et qui, pour y aboutir, repose sur la coercition et la production constante de boucs émissaires.

passé dans la bonne entente, car tous gagnent selon les paradigmes respectifs auxquels ils se réfèrent. Il y a donc à travers les remarques de Bissoondath et les comparaisons avec les avantages collectifs des jeunes québécois de parents francophones, manifestation d'une dynamique de jeu à somme non-nulle. Elle génère des relations non pas violemment conflictuelles mais compétitive, entre groupes et individus et ont un impact sur la manière dont les gens vont pouvoir négocier leur rapport aux changements culturels et économiques marqués par la mondialisation et les rapports interaméricains. Toutefois, on pourrait certainement améliorer la situation en faisant plus confiance aux talents des enfants québécois francophones comme le souligne Lysiane Gagnon, puisque ceux-ci dépendent d'une situation prise dans le jeu à somme nulle et la crainte que l'accès à l'anglais les mène à l'assimilation: « Aussi l'enseignement de l'anglais langue seconde – une réforme que les nationalistes appréhendent parce qu'ils craignent que cela ne nuise à l'apprentissage du français – est-il maintenant permis dès la première année du primaire » (« Langue seconde, un jeu d'enfant », 2009, 3). Lysiane Gagnon souligne toutefois que l'anglais est souvent enseigné par des professeurs qui le connaissent mal, et vice versa pour le français en Ontario, et qu'il faudrait profiter de la situation canadienne et faire enseigner les langues secondes dans les écoles par des professeurs en fonction de leur langue maternelle.

Ce fonctionnement se couple à des réactions symptomatiques. Ainsi, l'anthropologue Deirdre Meintel, étudiant les enfants des communautés ethniques de Montréal, est fascinée par leur trilinguisme : langue des parents (urdu, hindi, wolof, espagnol, coréen, polonais), anglais et français. Et elle ajoute : « Ici, ce qui est particulier, c'est que même des enfants d'ouvriers pas nécessairement très scolarisés, sont trilingues d'une façon toute naturelle! » (A 2). Il y a même un point d'exclamation dans la citation. On s'étonne que les enfants d'ouvriers soient trilingues³

³ Or, il est clair que plus le milieu scolaire est enrichi, plus les défavorisés seront moins défavorisés car ils n'ont pas peut-être un accès aussi riche à la culture à la maison que des enfants d'intellectuels. Sauf que souvent les enfants d'intellectuels sont pris dans une conception limitatrice de l'identité qui leur construit des défenses vis-à-vis de la « menace » d'autres cultures.

alors qu'une partie de la planète est couverte d'enfants trilingues comme dans plusieurs régions d'Afrique, d'Europe, de l'Inde, etc. Déjà au XIX^e siècle, dans les Amériques, nombre d'enfants provenant par exemple d'Europe centrale étaient aussi trilingues. Toutefois, une chose a changé. Ces langues, polonais, lithuanien, urdu, arabe, ne comptaient pas car ces gens étaient pauvres et devaient s'assimiler et se conformer en totalité aux valeurs du pays d'accueil. De nos jours, ces langues sont utiles pour communiquer avec des régions comme Bangalore en Inde qui est un des centres planétaires de l'informatique.

L'attitude de cette intellectuelle est typique des limites d'une modernité qui a permis à une classe de se hisser à un niveau suffisant pour pouvoir juger et imposer des monolinguisms défensifs au Canada, et encore plus dans la plupart des pays latino-américains. De nos jours toutefois, beaucoup échappent, en privé et aussi en public, aux mots d'ordre monolingues et démontrent des capacités qui leur permettent de fonctionner de façon efficace selon plusieurs codes. Voilà qui se manifeste de plus en plus dans des publicités comme celle de Rosetta Stone, l'entreprise d'enseignement technologique des langues : « Fühlen Sie sich in Ihrer Fremdsprache zu Hause ». (Sentez-vous chez vous dans votre langue étrangère) (*Lufthansa Magazin*, 20 mai 2012, 51).

Évidemment, les conditions changent en fonction des rapports de pouvoir comme le souligne Patrice Desbiens dans *L'homme invisible/ The Invisible Man* pour les francophones de l'Ontario. Il présente les Franco-ontariens comme des individus ultra-minoritaires et donc percevant tout changement dans leur tradition de protection comme une possible perte. N'oublions pas en effet que les canadiens-français devenus franco-ontariens depuis la détermination du Québec de se construire territorialement, ne sont plus protégés par la religion et ses liens communautaires. Ils s'intègrent dans la dynamique urbaine qui, de plus, est rendue dans chaque petite ville, dans chaque village par le biais d'internet et des technologies mondiales en réseaux. Or, ils ne contrôlent pas les institutions étatiques ontariennes et n'ont aucun espoir d'y parvenir puisque, de canadiens français ancrés dans une communauté pancanadienne soutenue par des institutions de

santé et d'éducation religieuses, ils sont devenus des franco-ontariens obligés de fonctionner au niveau provincial et qu'ils ne représentent que 4 % de la population de l'Ontario⁴. La solution doit donc venir de la capacité à tirer des avantages de cette asymétrie dans un contexte non seulement provincial et national mais glocal c'est-à-dire par la capitalisation de savoirs technologiques, scientifiques, économiques et culturels auxquels s'ajoute l'immense avantage de parler deux langues internationales : le français et l'anglais. Ainsi, il faut jouer des dynamiques fluides du multiple et du transculturel comme le souligne la Cité collégiale, le collège technologique francophone d'Ottawa, et cela en capitalisant les savoirs technologiques, comme culturels et économiques : « French speaking students, bilingual employees » (*Ottawa Business Journal*, April 24, 2000, 11).

5. Moacyr Scliar écrivain de la modernité

Il reste alors à se fondre en partie dans les contextes ce qui serait ne pas viser à être un modèle montrant l'objet de désir en fonction d'une normalité unique et homogène établie. Se fondre, c'est s'affirmer comme omni-compétent et innovateur dans des situations parfois imprévues. C'est le cas de Piscine Patel dans *Life of Pi* ou du personnage de Moacyr Scliar dans *Max and the Cats*, face aux félins qui les accompagnent dans leurs radeaux respectifs et qu'ils tentent de domestiquer du premier coup : « If he intended to start taming the beast, he would have to get down to work right away » (47). Mais le roman de Moacyr Scliar *Max and the Cats* est très différent de celui de Yann Martel. Scliar raconte une histoire typique de la modernité : l'exclusion territoriale des individus

⁴ Toutefois, tout n'est peut-être pas si angoissant. En effet, même si les francophones hors Québec font partie d'un univers liés à l'exiguïté, comme l'évoque François Paré dans *Les littératures de l'exiguïté*, il faut mesurer une différence importante entre les exiguïtés francophones du Canada et les exiguïtés propres aux littératures frisonnes, basques ou Ojibway. Si ces exiguïtés sont médiatisées par des langues peu connues en dehors de la communauté, il n'en est rien du français qui a été la langue mondiale des échanges et de la diplomatie jusqu'au début du XX^e siècle, et qui reste une langue d'échange et de culture importante pour des centaines de millions de gens disséminés sur la planète.

différents, ici juifs, par les nazis en 1939. Se couple à cette histoire la fuite et la nécessité de contrôler un jaguar sur un radeau en plein océan. Évidemment, la véracité de l'histoire est mise en doute. Mais d'une manière toute différente de celle de Yann Martel, c'est-à-dire selon le schéma classique du personnage qui pourrait avoir des hallucinations ou délirer : « But what if this whole thing was an experiment, like one of those carried out by Professor Kunz in his laboratory?... a simulated shipwreck, the sharing of a dinghy with what is seemingly a fierce jaguar... » (44). Quand il est sauvé, les marins pensent qu'il délire quand il parle d'un jaguar car il n'y en a pas, ce qui est conforme à un roman de la modernité où on distingue le réel du rêvé et où s'impose une seule interprétation sans jeu sur l'ambigu et l'indécidable. Par conséquent, il n'y a pas ici de caméléonage au sens de Yann Martel comme on le verra plus loin. La perspective de Max Schmidt est totalement contrôlée par les autres. C'est aussi ce qui se passe à la fin du roman. Dans ce cas, c'est l'institution qui contrôle sa perspective lorsque Max affirme avoir tué le nazi Georges Backhaus dans la campagne brésilienne, alors que celui-ci s'est suicidé, ce qui envoie Max en prison pour six ans. Chez Yann Martel par contre, Piscine saisit ce qui se passe et, sans le dire aux gens qui sont en relations avec lui, il s'adapte jusqu'à un certain point à leurs stéréotypes pour obtenir ce qu'il veut d'eux. Dans ce cas, plusieurs scénarios plausibles sont proposés aux assureurs japonais venus écouter le récit du rescapé Piscine Patel et de son tigre et on ne parvient pas à déterminer quel est le « vrai » récit. On opte pour un récit ou un autre en fonction de stéréotypes qui sont nos évidences privilégiées.

Le caméléonage s'étend de la domestication du tigre et de la logique territoriale de celui-ci, fondée sur le jeu à somme nulle dans le cas de Scliar, à l'insertion dans un contexte culturel différent pour pouvoir créer une situation où les participants gagnent tous chez Martel. Comme l'affirme un espace publicitaire de 14 pages payé par IBM, Ernst and Young, etc. « Zebras never wonder if they're white with black stripes. Or black with white stripes. They work together so they won't be lunch for a lion » (« Diversity », *Forbes* 3, avril 2000, 191).

6. La transculturalité : *Life of Pi* de Yann Martel

Ce manque de dialogue fait que la notion de multiculturalisme n'est pas opératoire, car elle ne tient pas compte du transvasement culturel entre les différentes ethnies. C'est pour cette raison qu'a été créée la notion de 'transculturalisme' pour transcender à la fois sa propre culture et jeter un pont et se trans-verser dans l'autre (Hédi Bouraoui, « La troisième solitude », 178).

Mais voyons comment ces jeux peuvent se présenter dans une œuvre postmoderne/postcoloniale manifestant les dynamiques relationnelles contemporaines liées à la légitimation des déplacements géographiques comme symboliques et allant au-delà des théorisations liées au multiculturalisme (Kymlicka, 1995). *Life of Pi* de Yann Martel (2001) est l'histoire de Piscine Patel, un jeune homme dont les parents possèdent un zoo en Inde et qui désirent émigrer au Canada. Tandis que Piscine rêve d'être à la fois bouddhiste, chrétien et musulman, il observe l'instinct territorial des animaux qui sont confinés à leurs petits territoires qui les séparent comme les humains sont séparés par des frontières nationales symbolisées par des espaces de couleurs différentes bordés de lignes noires dans les atlas. La famille de Piscine Patel émigre au Canada en emportant quelques animaux sur un bateau qui coule en plein océan. Sur le radeau se retrouvent Piscine Patel et le tigre ainsi qu'une hyène et un zèbre bientôt dévorés par le tigre.

Que doit faire Piscine s'il veut survivre au tigre et à l'océan ? Il doit utiliser ses savoirs transdisciplinaires combinant différents niveaux de Réalité liés à l'éthologie, à l'anthropologie et à l'histoire. Les niveaux de réalité auxquels il fait face sont les suivants : Du côté du tigre, il y a les conduites de dominance comme les étudie Henri Laborit (1976) et qui font que le dominant mange le premier et possède les femelles tandis que les autres se contentent des restes. Face aux autres espèces, il va les dévorer et c'est ce qui arrive au zèbre temporairement installé sur le radeau. Toute la question pour Piscine est de se faire considérer comme plus dominant que le tigre et donc de fonctionner efficacement selon le niveau de réalité A du tigre qui gère sa territorialité. Mais

Piscine connaît aussi un autre niveau de réalité, c'est celui de la mimésis d'appropriation de René Girard (1978) qui fait que l'hominisation, l'affirmation de soi comme sujet individuel, mène de la violence hiérarchique établie par les conduites de dominance à celle de la capacité à entrer en compétition (Imbert, 2008), tous contre tous selon la logique de la mimésis d'appropriation, pour obtenir l'objet de désir montré par celui qui est en position de modèle. Celui-ci montre aux autres ce que les autres doivent désirer : l'argent ou la spiritualité, par exemple et surtout le pouvoir d'avoir la capacité d'indiquer ce qui est désirable, donc ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire, autrement dit un ordre social homogène. Cet autre niveau de réalité Non-A, repose sur une lutte démocratisée, sur une dynamique pour contrôler un territoire, une richesse finie comme l'est aussi la richesse dans le niveau A, celui de la dominance. Toutefois, Piscine vise aussi un autre niveau de réalité, T, celui où la violence de la dominance comme celle de la mimésis d'appropriation fondée sur la territorialité où soi/les autres est synonyme d'intérieur/extérieur et de civilisé/barbare, et reposant sur les exclusions, la production de boucs émissaires, de guerres et de génocides, sont domestiquées par une logique qui n'est plus dualiste mais ternaire. C'est le niveau de la logique des savoirs où il est possible de créer des richesses non-finies dégagées des logiques territoriales où la richesse est toujours finie. Cette logique des savoirs opère simultanément avec les autres niveaux A et Non-A sur le radeau, espace exigu d'une rencontre fondée sur la coïncidence puisque c'est le hasard du naufrage qui a fait que Piscine et le tigre se trouvent à bord du radeau. Ces niveaux de réalité reposent sur la Réalité, c'est-à-dire sur ce qui résiste à nos expériences et à nos représentations, sur le seul élément qui peut être considéré comme hors discours au discours humain, le fait que quelqu'un était vivant et que maintenant il est mort⁵. Ces expériences, comme le souligne René Girard, sont celles du sacré, du sacrificiel et

⁵ Tout le reste fait partie du discours humain, notamment les attributs qualifiant le décédé : traître, héros, de droite, de gauche, juif, musulman, chrétien, c'est-à-dire ce qui a fait qu'il a été tué par les lyncheurs.

de la violence liée à l'altérité perçue comme radicale du bouc émissaire exclu et mis à la mort, cette mort qui est un point de référence indéniable⁶ qui résiste à toute représentation.

Tout le talent de Piscine sera d'une part, de convaincre le tigre que lui, Piscine, est dominant car il n'a pas immédiatement les moyens de le tuer. D'autre part, il s'agira de combiner ce niveau de réalité A marqué par la dominance avec celui du niveau de réalité Non-A qui serait celui de la violence mimétique appropriative fondée sur le dualisme soi/les autres et qui devrait mener Piscine à tuer le tigre à la première occasion. Mais Piscine passe à l'autre niveau T, car observer le zoo dans son enfance ainsi que les réactions des orthodoxes religieux vivant selon la mimésis d'appropriation et par rapport auxquels il affirmait vouloir être à la fois musulman, chrétien et bouddhiste, lui a enseigné à vivre à la fois dans la logique des savoirs et dans la logique territoriale fondée sur une somme finie de richesses et donc nourrie d'exclusions exacerbées. Il modifie la logique de dominance en nourrissant le tigre, ce que ne fait pas un dominant qui ne fait que laisser des restes. Il partage l'espace restreint du radeau en deux espaces car le tigre garde sa logique et vit donc selon A. Il ne cherche ni à tuer le tigre ni à l'oublier sur l'île flottante quand il la rencontre donc il modifie la logique mimétique appropriative Non-A qui demande de se débarrasser du modèle-rival. Une des raisons invoquées est que, pour survivre pendant des centaines de jours, sans perdre la carte, il lui est nécessaire d'avoir un interlocuteur, même celui d'une altérité qui peut le détruire, soit comme dominant (dans le niveau de réalité de la lecture éthologique du texte) soit comme symbole des nationalismes appropriatifs meurtriers illustrés par le zoo (dans le niveau de réalité de la lecture anthropologico-historique girardien du texte). Il combine A et Non-A dans le niveau de réalité T qui se fonde sur le rejet du statisme dualiste A/Non-A. Il vit un hyper-dynamisme de l'espace ouvert symbolisé par l'océan, nouvelle *frontier* mondiale qui recycle,

⁶ Mais que les États autoritaires tentent de nier par le biais de vocables comme celui de « desaparecidos ».

dans le liquide, la *frontier* des Amériques, paradoxe historique d'un territoire toujours ouvert sur une richesse non-finie domestiquant la compétition. Piscine est donc engagé dans le niveau de réalité transdisciplinaire éthologique/anthropologique/sémio-pragmatique de la société des savoirs qui gère les rapports territoriaux de manière efficace et non-excluante, c'est-à-dire selon une perspective transculturelle. Voilà qui est intéressant puisque Piscine est un immigrant qui se rend à Toronto pour inventer une nouvelle vie.

7. Les coïncidences

On retient que, lors de l'arrivée au Mexique, le tigre disparaît sans même se retourner pour jeter un dernier regard à Piscine qui l'a nourri de poissons durant tout ce temps. Le capital social généré par le changement de niveau de réalité est défini comme « help people to advance their interests by co-operating with others » (*Social Capital Outcomes of Adult Learning and Literacy Initiatives*, 2010, 2) se perd. La coïncidence d'être réunis sur le radeau est restée coïncidence non compréhensible pour le tigre tandis qu'elle est devenue significative et porteuse de rapports de cause à conséquences particuliers pour Piscine dans son approche transdisciplinaire qui lui a fait vivre en direct un transculturel pratique au quotidien avec l'altérité radicale du tigre. Voilà qui lui permet, en arrivant à Toronto, de vivre une vie de transactions dynamiques dans divers réseaux produisant du capital social.

Mais simultanément, Piscine a atteint un principe d'indétermination très créateur. C'est ce que l'on constate lorsque les assureurs japonais vont le voir au Mexique à l'hôpital pour savoir ce qui s'est passé. Il raconte son histoire avec le tigre mais elle ne peut être comprise par les représentants de la compagnie d'assurance habitués au discours de la bureaucratie factuelle et au vraisemblable. Il raconte une autre histoire avec des acteurs humains, plus acceptables selon l'horizon d'attente des employés. Il sait s'adapter à un niveau de perception lié à une culture japonaise combinée à une civilisation bureaucratique

qui demande un récit véridique. Piscine demande : « You want words that reflect reality ?...Words that do not contradict reality ?...That will confirm that you already know » (356). Il renvoie à un lieu rhétorique/national/positiviste privilégié de prise en charge des significations par le stéréotype de la mimésis d'appropriation, d'une lecture victimaire du texte, autrement dit, selon Girard, d'une lecture vétéro-testamentaire où n'est pas compris le message de Jésus et le nouveau qu'il apporte, qui fait que **l'originel**, contrairement aux croyances établies tournées sur l'historicité et la recherche de la pureté de départ, **vient après** la violence fondatrice, celle illustrée par l'Ancien Testament. En effet, selon Girard, l'originel est dans le Nouveau Testament et le message de Jésus qui dénonce le processus victimaire et la mimésis d'appropriation présente dans l'Ancien Testament sous la forme du récit des lyncheurs qui affirment que la victime était coupable de ce qu'on l'accusait. Alors, Piscine raconte l'histoire de lui, sa mère et du cuisinier sur le radeau et comment, en bonne logique fondée sur la mimésis d'appropriation, ils se sont entretués. Il parle de l'objet de désir pris des mains du modèle fournisseur de nourriture, le couteau avec lequel Piscine le tue : « The knife was all along in plain view on the bench » (357). Néanmoins, après que les Japonais aient avoué ne pas pouvoir discerner entre les deux histoires laquelle est vraie et laquelle est une fiction, la romanesque animale ou la plus historique officielle, ils affirment préférer celle avec les animaux : « The story with animals is the better story ». Ce à quoi Piscine répond : « Thank you. And so it goes with God » (352) sous entendant que Jésus rejette les évidences mythiques de l'Ancien Testament. Les bureaucrates japonais n'ont pas les capacités réflexives nécessaires pour se dégager du dualisme et parvenir à un niveau T comprenant A et Non-A. Ils sont « a-T » contrairement à Piscine conscient du sacré et de la force du nouveau dans le Nouveau-Monde qui est toujours combiné à une promesse de nouvelle vie meilleure. Celle-ci se mêle souvent à un imaginaire bien loin du positivisme et ouvert sur un *après la vie* potentiel dans le rêve d'une nouvelle naissance puisqu'immigrer c'est s'inventer de nouveau. Cet accès à une méta-réalité qui échappe au dualisme prend naissance dans les théories scientifiques contemporaines bien éloignées du matérialisme comme on le saisit chez

Fritjof Capra dans *The Tao of Physics* et comme on le voit dans la recherche de Alicia Rivero intitulée « Heisenberg's Uncertainty Principle in Contemporary Spanish American Fiction ». Cet accès se constate aussi dans les courants hippies nourris de philosophies orientales comme on le voit chez Alan Watts dans *The Way of Zen* ou comme on le sent dans la biographie de Steve Jobs par Walter Isaacson. Il ouvre sur une spiritualité qui dépasse toute institutionnalisation étatique ou religieuse imposant des orthodoxies. Cette spiritualité se vit la plupart du temps dans des syncrétismes inédits (donc dans des hybridations culturelles intenses) sans oublier les espoirs de réincarnations comme ils se manifestent dans les romans *The Law of Love* de Laura Esquivel, *Réincarnations* de Patrick Imbert ou *Self* de Yann Martel, tous contestant simultanément les discours établis, les canons en place, les identités crues transparentes et les causalités supposées objectives.

8. Conclusion : la rencontre de causes indépendantes

Le Nouveau Monde n'était peut-être possible que si nous arrivions à percevoir à la fois et en même temps le début et la fin du monde, et pour cela quel meilleur exercice...que de voir...le centre immobile de tout mouvement, le moyeu de la roue (Yvon Rivard, *Le siècle de Jeanne*, 348).

Par cette parabole qu'est le roman *Life of Pi* liant globalisation, légitimité des déplacements et appel des Amériques, Piscine nous montre le lien entre la transdisciplinarité et la transculturalité et leur capacité à saisir les dynamiques migratoires. Ces perspectives mènent à l'accès à la diversité planétaire qui ne peut plus se vivre comme espaces disciplinaires ou culturels séparés mais comme réseautages complexes menant à domestiquer la violence par une réflexivité fondée sur la possibilité de vivre à la fois l'un et l'autre dans l'adaptation aux contextes différents⁷. Les différents niveaux A, Non-A et T bouleversent les

⁷ C'est ce qu'on voit dans nombre de publicités des Amériques qui entraînent les populations à interpréter images et textes de diverses manières ou à inventer de multiples scénarios (Imbert, 2004, 233-250).

rapports entre fiction et réalité puisque la réalité des uns, peut-être la fiction des autres comme le suggère l'épisode avec les assureurs japonais et comme l'ont montré les écrivains du réalisme magique à l'instar de Gabriel García Marquez dans *Cent ans de solitude*. Il souligne l'absurde et le délire des réalités des dictatures menant aux meurtres, à la torture et aux génocides pour des raisons absurdes comme celle de ne pas se soumettre à la dominance totale du dictateur ainsi qu'on le voit dans *Yo el supremo* d'Augusto Roa Bastos. La Réalité est ce qui résiste à nos représentations qui sont en partie construites par le groupe où nous sommes éduqués. Dans le cas des écrivains du réalisme magique comme dans celui de Yann Martel, ce qui résiste est le fait indéniable qu'il y avait des gens vivants et que maintenant ils sont morts. Les causes du naufrage restent floues ou multiples et encore plus les causes de la réunion fortuite de Piscine, du zèbre, de la hyène et du tigre sur le radeau. Cette coïncidence manifeste la rencontre de causes indépendantes, c'est-à-dire le hasard qui ne mène pas automatiquement au prévu du rapport victimaire propre aux récits contrôlés par la mimésis d'appropriation dont se nourrissent les États-Nations qu'attendaient les assureurs japonais, mais aux rencontres imprévues et réussies. C'est d'ailleurs la rencontre de causes indépendantes, de passés incommensurables qui a pour conséquence que les gens, dans les Amériques, se retrouvent à occuper des espaces en contiguïté non cautionnés par une histoire longue comme en Europe (Bouchard, Lacombe, 1999) ce qui nourrit des élans romantico-nostalgiques pour un espace perdu. Dès lors, puisqu'il n'y a pas ou peu de rapports de cause à conséquence qui sont la base même de la structure du récit selon les spécialistes comme Greimas (1966), il reste à inventer une « narration » qui donnerait un sens à ces rencontres. Après Jack Kerouac et *On the Road*, après les récits de départs sans retour mais ouvrant sur de nouveaux départs géoculturels comme l'ouvrage intitulé *Codex Espangliensis*, c'est ce que fait Piscine qui propose deux récits, l'histoire d'une rencontre réussie de trois niveaux de réalités et l'histoire d'un meurtre fondateur, le niveau de réalité non-A de la mimésis d'appropriation, puisque les employés d'assurance japonais trouvent dans la première narration plus une forme de délire qu'une histoire acceptable qui, pour

eux, reste celle de la violence mimétique appropriative correspondant à tous les canons historiques des États-Nations de la planète affirmant leur identité dans les conflits guerriers.

N'oublions pas que cette coïncidence dans la contiguïté, symbole de l'invention des Amériques, rejoint aussi la dynamique de la glocalisation. En effet, dans le contexte contemporain qui n'est plus celui de l'invention des nations dans les Amériques où dominait au XIX^e siècle, le dualisme barbarie/civilisation (Sarmiento, 1986) mais celui de l'invention progressive d'un cerveau planétaire comme le souligne Pierre Lévy (2007, 115-175), l'historicisme, base de la perspective de l'État-Nation sur les recherches, est inefficace pour produire du sens car il est lié à des lieux restreints qu'il invente comme homogènes. Autrement dit la transdisciplinarité / la transculturalité générée par *Life of Pi* relie dans une fiction qui est parabole de l'invention des Amériques à son influence planétaire. Il s'agit d'un récit qui intègre l'indéterminé de conséquences multiples et où les causalités mêlées aux coïncidences ne reposent pas sur la recherche d'un coupable qui permettrait de déterminer, comme dans tout bon récit populaire, qui est le méchant qui doit sortir victorieux et représenter l'objet de désir valorisé par la société. Ici, il n'y a pas de coupable car on ne sait pas qui (ou ce qui) a causé le naufrage. De plus, après la rencontre tendue et intense entre le tigre et Piscine, chacun va mener sa vie dans son nouveau pays, le tigre dans les forêts mexicaines et Piscine à Toronto. Le consul japonais dans *The Global Soul* de Pico Iyer le précise : « America's great and lasting significance is its existence in the mind » (229). Les Amériques sont le rêve de mieux-être pour la planète surtout en ce qui concerne l'Amérique du Nord. Elles sont l'utopie à réaliser en Amérique du Sud comme le rappellent les écrivains du réalisme magique tels que Gabriel García Marquez, Isabel Allende ou Laura Esquivel. Il reste alors, dans cette coïncidence de Piscine et du tigre, à réorganiser le monde et soi-même dans une productivité scientifique, fictionnelle et émotive en fonction d'un niveau T incluant A et Non-A. Ce niveau permet de produire de nouvelles significations à partir de significations, elles-mêmes issues de la production d'autres significations en une

interprétance non-finie, au sens peircien du terme (Peirce, 1982), ce qui permet de vivre avec l'autre, temporairement et efficacement, dans l'inclusion et la créativité en fonction de discours et de fictions qui échappent à la causalité victimaire à suspense pour ouvrir sur une littérature de la coïncidence, de la simultanéité, donc de la rencontre transculturelle.

Liste d'œuvres citées

- Aguinis, Marcos. *La gesta del Marrano*. Buenos Aires : Planeta, 1991.
- Austin, J.-L. *How to Do Things with Words*. Cambridge: Harvard UP, 1962.
- Barth, Frederik. *Ethnic Groups and Boundaries: The Social Organization of Culture Difference*. Bergen: Universitetsforlaget; London, Allen & Unwin, 1969.
- Benessaïch, Afef (dir.). *Transcultural Americas/Amérique transculturelles*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 2010.
- Bhabha, Homi. *The Location of Culture*. London/New York: Routledge, 1994.
- Bissoondath, Neil. *Le marché aux illusions*. Montréal : Boréal, 1993.
- Bouchard, Gérard et Michel Lacombe. *Dialogue sur les pays neufs*. Montréal : Boréal, 1999.
- Bouraoui, Hédi. « La troisième solitude », *Métamorphoses d'une utopie* (Jean-Michel Lacroix et Fulvio Caccia, dir.). Paris/Montréal : Presses de la Sorbonne nouvelle/Éditions Tryptique.
- Capra, Fritjof. *The Tao of Physics*. London: Wildwood House, 1975.
- Coupland, Douglas. *The Gum Thief*. Toronto: Random House, 2007.
- Desbiens, Patrice. *L'homme invisible/The Invisible Man*. Sudbury : Prise de parole, 1997.
- « Diversity. » *Forbes* 3, avril 2000: 181-194.
- Dubé, Paul. «Transculturality and the Canadian Mosaic», conférence donnée au congrès « Impenser la francophonie ». Université d'Alberta, 24-25 septembre, 2010.
- Esquivel, Laura. *The Law of Love*. New York: Three Rivers Press, 1997.
- Finkenthal, Michael. *Interdisciplinarity, Toward the Definition of a Metadiscipline?* New York: Peter Lang, 2001.
- _____. *Complexity, Multidisciplinarity and Beyond*. New York: Peter Lang, 2008.
- Gagnon, Lysiane. « Langue seconde, un jeu d'enfant ». *Tabaret, Le magazine de l'Université d'Ottawa*, Ottawa, 2009.
- Gans, Eric. « Scapegoating after September 11 », *Chronicles of Love and Resentment*. n° 251, November 24, 2001, p. 2, [www.anthropoetics.ucla.edu/views/vw251.html].
- Garcia Marquez, Gabriel. *Cent ans de solitude*. Paris : Seuil, 1973.
- Girard, René. *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Paris : Livre de poche, [1978], 2008.
- Glissant, Édouard. *Introduction à une poétique du divers*. Montréal : P.U.M., 1995.
- Gomez-Peña, G, E. Chagoya, F, Rice. *Codex Espangliensis*. San Francisco, City Lights Books, 2000.
- Gutierrez, Pedro Juan. *Dirty Havana Trilogy*. New York: Farrar-Strauss and Giroux, 1984.
- Greimas, Algirdas. *Sémantique structurale*. Paris : Larousse, 1966.
- Houser, N. (ed). *Writings of C.S. Peirce*. Bloomington: Bloomington UP, 1982.

- Imbert, Patrick. « Barbarie/civilisation dans les Amériques au XIX^e siècle : les espaces imaginaires ». *Exploring Canadian Identities/vers l'exploration des identités canadiennes* (eds. E. Welnic, A. Branach-Kallas, J. Wojcik). Torun: Wydawnictwo Uniwersytetu Mikolaja Kopernika, 2002. 111-131.
- _____. *Trajectoires culturelles transaméricaines*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 2004.
- _____. *Réincarnations*. Gatineau : Vents d'Ouest, 2005.
- _____. « La croyance que la vie est un jeu à somme nulle et sa remise en question dans les Amériques contemporaines ». A. Chanady, G. Handley, P. Imbert (dir.), *America's Worlds and the World's Americas / Les mondes des Amériques et les Amériques du monde*. collection des Amériques / The Americas Series / Colección de las Américas, vol. 5. Ottawa : Legas/Université d'Ottawa, 2006.
- _____. (ed.), *Theories of Exclusion and of Inclusion and the Knowledge-Based Society: Canada and the Americas*. Ottawa: University of Ottawa Research Chair: "Canada: Social and Cultural Challenges in a Knowledge Based Society" Publisher, 2008.
- _____. « Francophonies minoritaires : de l'homogène enraciné à la transculturalité de la société des savoirs », Patrick Imbert (dir.), *Américanité, cultures francophones canadiennes et société des savoirs : Le Canada et les Amériques*. Ottawa : Éditions : Chaire de l'Université d'Ottawa : « Canada : Enjeux sociaux et culturels dans une société du savoir », 2009.
- Isaacson, Walter. *Steve Jobs*. New York: Simon and Schuster, 2011.
- Iyer, Pico. *The Global Soul*. New York: Vintage, 2000.
- Kymlicka, Will. *Multicultural Citizenship: A Liberal Theory of Minority Rights*. Oxford: Clarendon Press, 1995.
- Laborit, Henri. *Éloge de la fuite*. Paris : Gallimard, 1976.
- Lévinas. Emmanuel. *Totalité et infinité; essai sur l'extériorité*. La Haye : Nijhoff, 1961.
- Lévy, Pierre. Société du savoir et développement humain », dans P. Imbert (dir.), *Le Canada et la société des savoirs : Le Canada et les Amériques*. Ottawa : Éditions Chaire de l'université d'Ottawa : « Canada : Enjeux sociaux et culturels dans une société du savoir », 2007.
- Luftbansa Magazin*, 20 mai 2012.
- Mafessoli, Michel. *L'ombre de Dyonisos*. Paris : Méridien/Anthropos, 1982.
- Martel, Yann. *Self*. Toronto: Vintage, 1997.
- _____. *Life of Pi*. Toronto: Vintage, 2001.
- Meintel, Deirdre. *La Presse*, samedi 1^{er} avril 2000.
- Ottawa Business Journal*, 24 avril 2000.
- Paré, François. *Les littératures de l'exiguïté*. Sudbury : Le Nordir, 2001.
- Rivard, Yvon. *Le siècle de Jeanne*. Montréal : Boréal, 2005.
- Rivero, A. "Heisenberg's Uncertainty Principle in Contemporary Spanish American Fiction". Evelyn Fishburn and Eduardo L. Ortiz (ed.), *Science and the Creative Imagination in Latin America*. London: Institute for the Study of the Americas, 2005.

- Roa Bastos, Augusto. *Yo, el Supremo*. Mexico: Siglo Veintiuno Editores, 1974.
- Sandoval Garcia, Carlos. *El mito roto : Inmigración y emigración en Costa Rica*. San José: Editorial UCR, 2007.
- Sarmiento, Domingo. *Facundo*. Barcelona: Planeta, (1845) 1986.
- Scliar, Moacyr. *Max and The Cats*. New York: Plume, 2003.
- Social Capital Outcomes of Adult Learning and Literacy Initiatives*. Québec: The Centre for Literacy / le centre d'alphabétisation, August 2010.
- Von Neumann, John et Oskar Morgenstern. *Theory of Games and Economic Behavior*. Princeton: Princeton UP, 1944.
- Watts, Alan. *The Way of Zen*. New York: Vintage Books, 1985.
- Welsch. Wolfgang. "Transculturality – the puzzling form of cultures today". *California Sociologist*, N°s17-18, 1994/1995.
- Wimmer, Andréas and Nina Glick Schiller. "Methodological nationalism and beyond: nation-state building, migration and the social sciences". *Global Networks* 2, 4 (2002): 301-334.